Document généré le 25 avr. 2024 06:39

24 images

Mémoires d'outre-tombe
Genet à Chatila de Richard Dindo

Marie-Claude Loiselle

Numéro 101, printemps 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24126ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (2000). Compte rendu de [Mémoires d'outre-tombe / *Genet à Chatila* de Richard Dindo]. *24 images*, (101), 47–47.

Tous droits réservés © 24 images, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

PAR MARIE-CLAUDE LOISELLE

Après plusieurs années de silence, c'est la vision de ce qu'il découvre dans le camp de Chatila, au lendemain du massacre de Palestiniens par les phalangistes, en septembre 1982, qui entraîne Jean Genet à reprendre la plume avec *Quatre heures à Chatila*. Ce texte le conduira deux ans plus tard à l'écriture d'*Un captif amoureux*, œuvre épilogue où il offre sa mémoire en hommage aux feddayin dans un récit hiératique superbement dépouillé par le temps des faits et des détails superflus; sorte de prose méditative incrustée de dialogues platoniciens. Ce sont ces deux écrits qui servent ici de point de départ à Richard Dindo pour ***Genet à Chatila***, film admirable en forme de quête vers une mémoire individuelle (celle de l'écrivain) et collective (celle du peuple palestinien), partant de Mounia, la jeune Algérienne que le cinéaste met ici en scène sur les traces d'un Genet vagabond, pour remonter, par simples évocations, le fil du drame séculaire de ce peuple sans terre.

Dindo arpente donc ce lieu de mémoire qu'est le territoire, de Beyrouth jusqu'au bord du Jourdain où Genet passa deux ans de sa vie (plutôt que les huit jours prévus) dans la résistance en compagnie des feddayin. Le film, dans sa construction, reste fidèle à celle d'*Un captif amoureux*, par de constants va-et-vient dans l'espace et le temps — d'aujourd'hui jusqu'aux années 70 où résonne encore l'écho sans fin du passé; juxtaposition de fragments, comme autant d'évocations de figures absentes (Genet, Hamza, les feddayin et les Palestiniens massacrés), qui, en s'ajoutant les uns aux autres, visent sans cesse l'abolition, jamais totalement supprimée, de la distance qui nous sépare du passé et des êtres qui l'ont habité. Dindo arrive ainsi à saisir une sorte de vérité bien plus réelle que ce qu'aurait probablement offert la reconstitution, à laquelle le cinéaste n'aura recours que pour une seule séquence, filmée du point de vue de Genet qui se remémore les gestes rituels que la mère d'Hamza exécutait pour son fils, et qu'elle avait reproduits en lui apportant, le soir de son passage, le café au lit. La scène semble ici plus rêvée que vécue, alors que nous ne verrons de la mère qu'une silhouette se profiler silencieuse dans la pénombre, semblable à une apparition. Ainsi, comme Genet cherchait «la réalité du temps passé auprès des Palestiniens [...] entre les mots», Dindo laisse surgir des intervalles *entre* les plans, les fantômes d'un passé qui refait surface par «éclats d'images», et donne ainsi une existence extraordinairement forte à ces traces laissées par ce qui n'est plus; traces que le cinéaste filme, lorsqu'il en reste, en se rendant à Beyrouth, Chatila, dans le désert de Zarkat, dans l'Irbid de Hamza, etc., car Mounia constatera, à la vue d'une ville jordanienne, que là «il ne reste plus de traces du passé.»

Mounia, sur la trace de Genet, arpente ce lieu de mémoire qu'est le territoire.

Aussi, Dindo greffe sur le silence, sur les images d'une nature aride et pourtant tellement vivante, comme encore hantée par tant d'années de résistance palestinienne, quelques phrases de Genet ou un passage du Requiem de Mozart (œuvre qui a accompagné tout au long l'écriture d'*Un captif amoureux*) qui, par récurrence poétique, acquièrent une force incantatoire venant envelopper tout le film. La musique, ce «moment supérieur à toute écriture» (G. Steiner), ne cherche pourtant pas davantage à combler les trous béants de l'indicible que les mots empruntés à Genet servent à suppléer aux limites de l'image. Tous ces éléments, que le cinéma fait se rencontrer, concourent plutôt à révéler la multiplicité du réel que permet d'aborder une forme hétérogène, qui est à la fois ici celle du cinéaste et de l'écrivain.

Genet, solitaire et vagabond, sans père ni mère, sans attache, a trouvé dans l'amour voué au feddai, autant qu'au couple que forment Hamza et sa mère, une forme de captivité sachant le rattacher à une nécessité, celle de la foi en une cause juste, mais aussi à la beauté qu'il voyait dans le grand œuvre collectif de la résistance. Et c'est aussi cela que l'intelligence et la justesse du regard de Richard Dindo parviennent à saisir. Un amour malgré lequel Genet est demeuré irrémédiablement seul dans sa quête, aussi bien aux côtés des feddayin, pour qui il sera toujours un étranger — comme l'évoque si superbement cette scène nocturne où les arbres balayés par le vent et la voie lactée deviennent les gardiens d'un sommeil qui tarde à venir —, que dans la quête de ses souvenirs auxquels il a voulu offrir une vie propre afin que ceux-ci ne soient pas entraînés avec lui dans la mort qu'il savait imminente tout au long de la rédaction de cet ultime ouvrage. «Pourquoi parler de cette révolution qui ressemble à un long enterrement?» entendra-t-on citer plusieurs fois. N'enterrons-nous pas nos morts pour les garder près de nous, toujours présents à nos mémoires? Si ce livre fut pour Jean Genet son requiem, le film, qui s'ouvre et se termine sur la tombe de l'écrivain, s'offre à lui comme la plus belle des sépultures poétiques. ■

GENET À CHATILA
Suisse 1999. Ré.: Richard Dindo. Ph.: Ned Burguss. Mont.: Dindo et Rainer Prinkler. Avec Mounia Raoui. 96 minutes. Couleur.